

March 2011 Issue

Ψ Ψ Ψ Ψ Ψ « Bach, A Strange Beauty ». Ich ruf zu dir (arr. Busoni). Nun freut euch (arr. Kempff). Jesu, Joy of man's Desiring (arr. Hess). Concertos BWV 1056 et 1052. Suite anglaise n° 3. Simone Dinnerstein (piano), Kammerorchester Staatskapelle Berlin. Sony 88697727282. Ø 2010. TT : 1 h 02'.

**TECHNIQUE : 7,5/10**

D'DD



La belle histoire continue. Le succès des *Variations Goldberg* enregistrées à compte d'auteur, publiées par Telarc suite à un concert glorieux à Carnegie Hall et saluées par une presse épatée aux Etats-Unis comme en France (*Diapason d'or*, cf. n° 561), a ouvert les portes de Sony à Simone Dinnerstein. Une fondation privée a donné un coup de pouce au destin, et ce programme

intelligent, alternant solos et concertos selon un plan tonal harmonieux, est bien parti pour devenir un *best-seller* outre-Atlantique dans le sillage des *Goldberg*.

Boudera-t-on une présentation atypique, avec son titre-slogan et sa typographie ? Pas après l'avoir entendu. Il y a là dans cette « étrangeté » empruntée au philosophe Francis Bacon (« toute beauté a une certaine étrangeté dans ses proportions ») un propos. L'interprétation du *Concerto en ré mineur*, jadis cheval de bataille des partisans d'un Bach formaliste et conquérant, en offre l'exemple le plus singulier, nous y reviendrons.

Mais d'abord, quel son ! Rond, résonnant sans opacité, basses larges et définies. Le programme s'ouvre sur le grave *Ich ruf zu dir* : on sent l'ivoire sous les doigts, le bois des marteaux, leur course plus ou moins rapide interrompue par la corde, la propagation réverbérée des timbres dans la Salle I du Rundfunkzentrum de Berlin (où Perahia enregistrerait ses *Partitas*). Un bonheur en soi. Le prélude de choral nous parle d'homme à homme, sans la tension surhumaine que Fischer (pour les siècles des siècles !) et Nikolaïeva (pour très longtemps aussi) accumulaient dans les doubles-croches inexorables rampant au cœur du piano : l'expression repose avant tout sur le rayonnement du choral, flexible, gorgé des couleurs discrètement changeantes que suggère l'arrangement de Busoni.

A l'autre extrémité du disque, *Jésus que ma joie demeure* avance posément jusqu'à un decrescendo irréal. Au centre, la jubilation du *Nun freut euch, lieben Christen gmein* reste bien terrienne (pour le vertige : Horowitz dans la transcription de Busoni, et surtout Busoni lui-même) mais fait une parenthèse utile avant la *Suite anglaise* en sol mineur : Dinnerstein exacerbe le jeu concertant du prélude, entremêle vagues et caresses sans déstabiliser l'édifice. *Strange beauty*, oui. Beaucoup moins *strange*, l'*Allemande* se replie sur elle-même et lasse vite. Mais formidablement *strange*, cette *Sarabande* dont la pianiste new-yorkaise creuse les dissymétries par des articulations et des nuances audacieuses sans perdre le fil. Les danses rapides nous comblent. L'inquiétude des *Menuets* répond aux fantômes de la *Sarabande* et prépare une *Gigue* magistralement chorégraphiée, où chaque ligne a sa propre courbe, ses élans et ses posés.

Les deux concertos nous laissent partagé. Celui en *fa* mineur nous a toujours déçu au piano, même avec Haskil : un orchestre moderne a le choix entre faire sonner massivement l'écriture des allegros et perdre une partie de son impact rythmique en allégeant le trait. Prenez un clavecin, cinq archets, et le problème est résolu (*cf. supra*). Bel *Andante*. Le *Concerto en ré mineur* est *very, very strange*, travaillé tout en courbes. Même son premier mouvement aux rythmes saillants, ici polis et relégués au second plan derrière les métamorphoses perpétuelles des couleurs et des nuances, au piano comme à l'orchestre. Aucun effet d'accumulation dans les séquences virtuoses : les doubles-croches en mains alternées se fonderont en un *decrecendo* voluptueux. C'est très ouvragé, assez beau, mais comme cela manque de direction ! Le finale convainc davantage. Disque inégal d'une artiste attachante, même quand elle va trop loin. **Gaëtan Naulleau**